

forêts ont été toutes abattues , les sécheresses la dévorent trop souvent. Ses côtes offrent aux navires marchands trois ou quatre assez bons ports, dont celui de Saint-Jean est le plus fréquenté. Ces différentes rades occupent une cinquantaine de petits bâtimens formant dans leur ensemble quatorze cents tonneaux , et montés par quatre cents hommes , presque tous esclaves. On compte dans la colonie deux mille cinq cents blancs , et trente-huit à quarante mille noirs. Depuis 1766 jusqu'en 1772 , leurs soins réunis donnèrent annuellement vingt-sept millions vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-treize livres pesant de sucre ; un million deux cent soixante-neuf mille quatre cent trente et un galons de rum ; deux mille huit cent dix-sept galons de mélasse , et quelques autres denrées de peu d'importance. Ces productions diverses n'ont que peu augmenté depuis cette époque assez reculée.

Un grand intérêt doit exciter l'Angleterre à prévenir par tous les moyens possibles la décadence d'un si précieux établissement. C'est l'unique boulevard des nombreuses et petites îles qu'elle occupe dans ces parages. Toutes ont les yeux fixés sur Antigoa et sur le Havre anglais , où mouillent toutes les forces navales chargées de leur sûreté , et où les escadres trouvent réunis , dans des arsenaux et des magasins très-bien entendus , les objets nécessaires pour assurer leurs opérations. L'entretien des médiocres fortifications qui

entourent les deux principales rades , une partie de la solde des six cents hommes chargés de leur défense , les frais qu'entraîne l'artillerie , ces dépenses sont à la charge de la colonie , et absorbent les deux tiers de 272,582 livres qu'elle est obligée de demander annuellement à ses habitans.

Le conseil d'Antigoa n'étend pas sa juridiction sur les îles britanniques situées à son voisinage , qui ont toutes leurs assemblées particulières ; mais son gouverneur l'est aussi de Montferrat , de Nièves , de Saint-Christophe , d'Anguille , des Vierges ; et c'est une de ses obligations de les visiter chaque année.

Montferrat , situé à sept lieues nord-ouest d'Antigoa , fut reconnu en 1493 par les Espagnols , et occupé en 1632 par les Anglais. Les sauvages qui y vivaient paisiblement en furent , selon l'usage , chassés par les usurpateurs. Cette injustice n'eut pas d'abord des suites fort heureuses. La marche du nouvel établissement fut long-temps si lente , que , cinquante-six ans après sa fondation , on y comptait à peine sept cents habitans. Ce ne fut que vers la fin du siècle que la population en blancs et en noirs devint ce qu'elle pouvait être dans une possession si resserrée. Des cannes furent alors substituées aux denrées de peu de valeur qui avaient fait languir leurs cultivateurs dans la misère. La guerre et les élémens renversèrent à plusieurs reprises les espérances les mieux fondées , et forcèrent les colons à contrac-

xxiii.
A quoi se
réduit l'éta-
blissement
formé par les
Anglais à
Montferrat.

ter des dettes qui ne sont pas encore acquittées.

Cette île a douze milles de long et six de large. Un tiers de ses trente mille acres de terre n'est pas susceptible de culture ; les cannes en couvrent un tiers , et l'autre tiers sert à divers usages. Sur ce sol inégal , pierreux et communément profond , coulent deux petites rivières, dont l'une est très-poissonneuse. La marine de la colonie se réduit à une douzaine de bateaux manœuvrés par quarante ou cinquante noirs. On n'y compte que treize cents hommes libres et dix mille esclaves. Ils envoient annuellement à la Grande-Bretagne quatre mille vingt-huit poinçons , trois cent vingt-deux tierçons , deux cent vingt-neuf barriques de sucre ; deux mille cent quarante-huit poinçons , vingt et un tierçons et quatorze barils de rum ; deux cent quarante-cinq balles de coton , et un millier de café.

Un des désavantages de Montserrat , où la dépense publique ne passe pas annuellement 49,887 livres , c'est qu'elle n'a pas une seule rade où les chargemens , où les déchargemens soient faciles. Les navires même seraient en danger sur ses côtes , si ceux qui les conduisent n'avaient l'attention , lorsqu'ils voient approcher les gros temps , de prendre le large ou de se retirer dans les ports voisins. Nièves est exposée au même inconvénient.

XXIV.
Mœurs an-
ciennes et
état actuel
de l'île de
Nièves.

L'opinion la plus généralement reçue est que cette île fut occupée en 1628 par les Anglais. Ce n'est proprement qu'une montagne très-haute,

et d'une pente douce , couronnée par de grands arbres. Les plantations règnent tout autour , et , commençant au bord de la mer , s'élèvent presque jusqu'au sommet. Mais , à mesure qu'elles s'éloignent de la plaine , leur fertilité diminue , parce que leur sol devient plus pierreux. Cette île est arrosée de nombreux ruisseaux. Ce seraient des sources d'abondance , si dans les temps d'orages ils ne se changeaient en torrens , n'entraînaient les terres , et ne détruisaient les trésors qu'ils ont fait naître.

La colonie de Nièves fut un modèle de vertu , d'ordre et de piété. Elle dut ces mœurs exemplaires aux soins paternels de son premier gouverneur. Cet homme unique excitait par sa propre conduite tous les habitans à l'amour du travail , à une économie raisonnable , à des délassemens honnêtes. Celui qui commandait , ceux qui obéissaient , tous n'avaient pour règle de leurs actions que la plus rigide équité. Les progrès de ce singulier établissement furent si considérables , que quelques relations n'ont pas craint d'y compter jusqu'à dix mille blancs , jusqu'à vingt mille noirs. Le calcul d'une pareille population sur un terrain de deux lieues de long et d'une de large , fût-il très-exagéré , n'en suppose pas moins un effet extraordinaire , mais infaillible , de la prospérité qui suit la vertu dans les sociétés bien policées.

Cependant la vertu même ne met ni l'homme

isolé ni les peuples à l'abri des fléaux de la nature ou des injures de la fortune. En 1689, une affreuse mortalité moissonna la moitié de cette heureuse peuplade. Une escadre française y porta le ravage en 1706, et lui ravit trois ou quatre mille esclaves. L'année suivante, la ruine de cette île fut consommée par le plus furieux ouragan dont on ait conservé le souvenir. Depuis cette suite de désastres, elle s'est un peu relevée.

Au temps où nous écrivons, Nièves, située douze lieues à l'est d'Antigoa, et dont les contributions publiques ne s'élèvent pas annuellement au-dessus de 45,000 livres, compte mille blancs et dix mille noirs. Sur un sol de la même étendue et de la même qualité que celui de Montserrat, elle cultive les mêmes denrées, et en récolte une quantité à peu près égale, qu'elle expédie toutes de la jolie ville de Charles-Town. Peut-être ceux qui s'affligent le plus de la destruction des Américains et de la servitude des Africains seraient-ils un peu consolés, si les Européens étaient partout aussi humains que les Anglais l'ont été à Nièves, si les îles du Nouveau-Monde étaient toutes aussi bien cultivées à proportion ; mais la nature et la société voient peu de ces prodiges.

xxv.
St.-Christophe, d'abord partagé entre les Anglais et les Français, reste à la Grande-Bretagne.

Saint-Christophe fut le berceau de toutes les colonies anglaises et françaises du Nouveau-Monde. Les deux nations y arrivèrent le même jour, en 1625. Elles se partagèrent l'île ; elles signèrent une neutralité perpétuelle ; elles se pro-

mirent des secours mutuels contre l'ennemi commun : c'était l'Espagnol qui, depuis un siècle, envahissait ou troublait l'un et l'autre hémisphère. Malheureusement, par une convention peu réfléchie, on avait laissé en commun la chasse, la pêche, les bois, les rades, les salines. Cet arrangement mêlait trop des hommes qui ne pouvaient s'aimer, et la jalousie divisa bientôt ceux qu'un intérêt momentané avait unis. Cette funeste passion enfantait tous les jours des querelles, des combats, des dévastations ; mais c'étaient des animosités particulières, dont les gouvernements respectifs ne s'occupaient pas. Des causes plus graves ayant, en 1666, allumé entre les métropoles des guerres qui remplirent presque sans interruption le reste du siècle, leurs sujets de Saint-Christophe se battirent avec un acharnement qu'on ne retrouvait pas ailleurs. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils se chassaient tour à tour de leurs plantations. Cette alternative si long-temps balancée de succès et de disgrâces finit, en 1702, par l'expulsion des Français, auxquels le traité d'Utrecht ôta tout espoir de retour.

Ce sacrifice devait peu coûter à un peuple qui ne s'était jamais sérieusement occupé du soin de faire naître des productions sur son domaine. La population s'y réduisit à six cent soixante-sept blancs de tout âge et de tout sexe, à vingt-neuf noirs libres, à six cent cinquante-neuf esclaves. Cent cinquante-sept chevaux, deux cent soixante-

cing bêtes à cornes formaient ses troupeaux. Elle ne cultivait qu'un peu de coton et d'indigo ; elle n'avait qu'une sucrerie.

xxvi.
Ce que St.-
Christophe
est devenu
sous la domi-
nation bri-
tannique.

Quoique l'Angleterre eût su depuis long-temps mieux faire valoir ses droits dans cette île , elle ne profita pas d'abord de la cession qui la lui laissait tout entière. Sa conquête fut long-temps en proie à des gouverneurs avides , qui vendaient les terres à leur profit , ou qui les distribuaient à leurs créatures , sans pouvoir garantir la durée de la vente ou de la concession au-delà du terme de leur administration. Le parlement fit enfin cesser ce désordre. Il ordonna que toutes les terres fussent mises à l'encan , et que le prix en fût porté aux caisses de l'état. Depuis cette sage disposition , les possessions nouvelles furent cultivées comme les anciennes.

L'île , qui n'est séparée de Nièves que par un canal d'une lieue , et qui est généralement , mais très-inégalement étroite , doit avoir soixante-huit milles de long , et contient quarante-trois mille sept cent vingt-six acres. Des monts entassés , stériles , quoique couverts de verdure , et qui occupent le tiers du terrain , la coupent dans presque toute sa longueur. Du pied de ces montagnes sortent une infinité de sources , qui la plupart tarissent malheureusement dans la saison sèche. On voit éparses dans la plaine des habitations agréables , propres , commodes , ornées d'avenues , de fontaines et de bosquets. Le goût de la vie

champêtre , qui s'est plus conservé en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe civilisée , est devenu une sorte de passion à Saint-Christophe. Jamais on n'y sentit la nécessité de se réunir en petites assemblées pour tromper l'ennui ; et si les Français n'y avaient laissé une bourgade où leurs mœurs règnent encore , on n'y connaîtrait point cet esprit de société qui enfante plus de tracasseries que de plaisirs ; qui , nourri de galanterie , aboutit à la débauche ; qui commence par les joies de la table et finit par les querelles du jeu. Au lieu de ce simulacre d'union , qui n'est qu'un germe de division , les représentans des propriétaires , presque tous fixés en Europe , vivent au nombre de dix-neuf cents dans les plantations dont ils ont la direction , et obtiennent d'un sol qui n'a de défaut que celui d'être un peu trop sablonneux , par les travaux de cinq cents noirs ou mulâtres libres , et par ceux de vingt-six mille esclaves , quinze mille quatre cent quatre-vingt quatorze poinçons , quatorze cent seize tierçons , et quatorze cent quarante-quatre barils du plus beau sucre de l'Amérique ; sept mille deux cent seize poinçons , quarante-deux tierçons et vingt-six barils de rum ; cent trente et un poinçons , six tierçons et six barils de mélasse ; huit cent quarante-quatre balles de coton , quelques faibles parties de café et de cacao. Ces riches produits mettent les cultivateurs en état de payer aisément les contributions publiques , qui ne pas-

sent pas annuellement 70,000 livres. La navigation propre à la colonie n'occupe qu'une trentaine de bâtimens montés par cent cinquante hommes.

xxvii.
Déplorables
catastrophes
arrivées à
Saint-Christophe.

C'est à Saint-Christophe que se passa en 1756 une scène digne d'être racontée.

Un nègre fut associé dès l'enfance aux jeux de son jeune maître. Cette familiarité, communément si dangereuse, étendit les idées de l'esclave sans altérer son caractère. Quazy mérita bientôt d'être choisi pour directeur des travaux de la plantation ; et il montra dans ce poste important une intelligence rare et un zèle infatigable. Sa conduite et ses talens augmentèrent encore sa faveur. Elle paraissait hors de toute atteinte, lorsque ce chef des ateliers, jusqu'alors si chéri et si distingué, fut soupçonné d'avoir manqué à la police établie, et publiquement menacé d'une punition humiliante.

Un esclave qui a long-temps échappé aux châtimens infligés trop facilement et trop souvent à ses pareils, est infiniment jaloux de cette distinction. Quazy, qui craignait l'opprobre plus que le tombeau, et qui ne se flattait pas de faire révoquer par ses supplications l'arrêt prononcé contre lui, sortit à l'entrée de la nuit pour aller invoquer une médiation puissante. Son maître l'aperçut malheureusement, et voulut l'arrêter. On se prend corps à corps. Les deux champions, adroits et vigoureux, luttent quelques momens avec des succès variés. L'esclave terrasse à la fin son in-

flexible ennemi, le met hors d'état de sortir de cette situation fâcheuse, et, lui portant un poignard sur le sein, lui tient ce discours :

« Maître, j'ai été élevé avec vous. Vos plaisirs
« ont été les miens. Jamais mon cœur ne connut
« d'autres intérêts que les vôtres. Je suis innocent
« de la petite faute dont on m'accuse ; et quand
« j'en aurais été coupable, vous auriez dû me la
« pardonner. Tous mes sens s'indignent au sou-
« venir de l'affront que vous me prépariez ; et
« voici par quels moyens je veux l'éviter. » En
disant ces mots, il se coupe la gorge, et tombe mort sans maudire un tyran qu'il baigne de son sang.

Dans la même île, l'amour et l'amitié se sont signalés par une tragédie dont la fable et l'histoire n'avaient point encore fourni l'exemple.

Deux nègres, jeunes, bien faits, robustes, courageux, nés avec une âme rare, s'aimaient depuis l'enfance. Associés aux mêmes travaux, ils s'étaient unis par leurs peines, qui, dans les cœurs sensibles, attachent plus que les plaisirs. S'ils n'étaient pas heureux, ils se consolait au moins dans leurs infortunes. L'amour, qui les fait toutes oublier, vint y mettre le comble. Une négresse, esclave comme eux, avec des regards plus vifs sans doute et plus brûlans à travers un teint d'ébène que sous un front d'albâtre, alluma dans ces deux amis une égale fureur. Plus faite pour inspirer que pour sentir une grande passion,

leur amante aurait accepté l'un ou l'autre pour époux ; mais aucun des deux ne voulait la ravir, ne pouvait la céder à son ami. Le temps ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoraient leur âme sans affaiblir leur amitié ni leur amour. Souvent leurs larmes coulaient amères et cuisantes dans les embrassemens qu'ils se prodiguaient à la vue de l'objet trop chéri qui les désespérait. Ils se juraient quelquefois de ne plus l'aimer, de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation était attendrie par le spectacle de ces combats déchirans. On ne parlait que de l'amour des deux amis pour la belle négresse.

Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là, chacun des deux l'embrasse à l'envi, la serre mille fois contre son cœur, lui fait tous les sermens, lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse ; et tout à coup, sans se parler, sans se regarder, ils lui plongent à la fois un poignard dans le sein. Elle expire ; et leurs larmes, leurs sanglots se confondent avec ses derniers soupirs. Ils rugissent. Le bois retentit de leurs cris forcés. Un esclave accourt. Il les voit de loin qui couvrent de leurs baisers la victime de leur étrange amour. Il appelle, on vient, et l'on trouve ces deux amis qui, le poignard à la main, se tenant embrassés sur le corps de leur malheureuse amante, baignés dans leur sang, expiraient eux-mêmes dans les flots qui ruisselaient de leurs propres blessures.

Ces amans, ces amis étaient dans les fers. C'est dans cette condition avilissante que naissent des actions dignes d'étonner l'univers. Malheur à celui que l'énergie de cet amour féroce ne fait pas frémir d'horreur et de pitié. La nature l'a formé, non pas pour l'esclavage des nègres, mais pour la tyrannie de leurs maîtres. Cet homme aura vécu sans commisération, il mourra sans consolation ; il n'aura jamais pleuré, jamais il ne sera pleuré.

Anguille, placée quinze lieues au nord de Saint-Christophe, a vingt et un milles de long sur cinq de large. On n'y voit ni montagnes, ni bois, ni rivières. Son sol n'est que de la craie. Ses côtes n'offrent que deux rades ; et encore n'y a-t-il que de très-petits bateaux qui puissent y mouiller.

Quelques vagabonds anglais s'établirent sur ce rocher poreux et friable vers 1650. La succession des temps y a amené quatre cents blancs et deux mille noirs. Ces hommes laborieux sont parvenus à arracher à ce mauvais terrain, dans les bonnes années, cinq cents barils de sucre, cent barils de rum, et cinq cents balles de coton. Lorsque des sécheresses trop communes les privent entièrement ou en partie de ce faible produit, ils ne trouvent de ressource que dans la vente de leurs chèvres et de leurs moutons, qui réussissent mieux sur ces plaines que dans les établissemens voisins ; et dans un étang dont ils livrent le sel

xxviii.
La colonie
d'Anguille
est très-misé-
rable, et son
sort ne peut
changer.